

Baliseur du conte au Québec

Les jours sont contés. Portraits de conteurs, de Danielle Bérard et Christian-Marie Pons, Planète rebelle/Littorale, 84 p.

Jean Ouédraogo

Number 192, September–October 2003

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

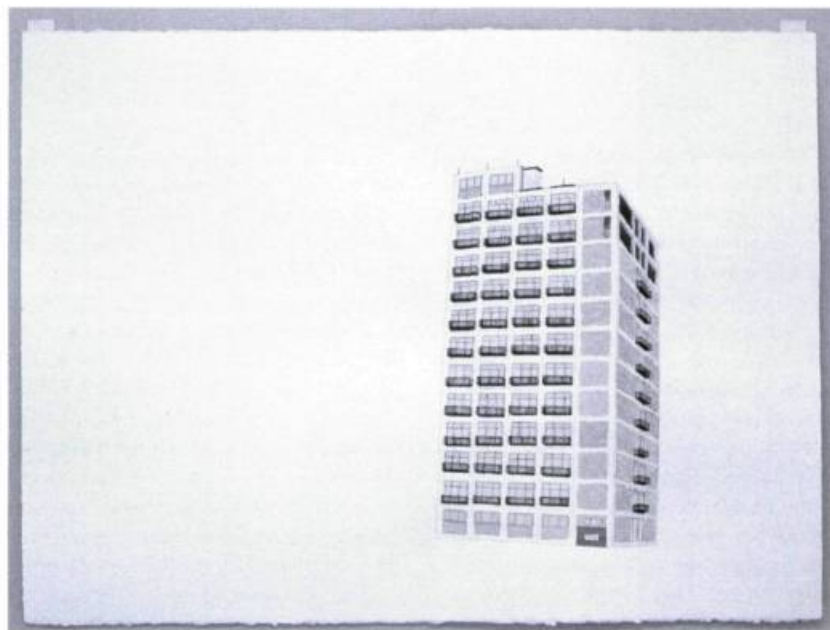
[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouédraogo, J. (2003). Baliseur du conte au Québec / *Les jours sont contés. Portraits de conteurs*, de Danielle Bérard et Christian-Marie Pons, Planète rebelle/Littorale, 84 p. *Spirale*, (192), 34–35.

BALISEURS DU CONTE AU QUÉBEC

LES JOURS SONT CONTÉS. PORTRAITS DE CONTEURS de Danielle Bérard et Christian-Marie Pons
Planète rebelle/Littorale, 84 p.



Patrick Coutu, Aquarelle #5 de la série Portrait, Montréal, Québec, 2001, aquarelle sur papier, 56 cm X 76 cm.

LE MONDE de la littérature orale connaît une effervescence au Québec. Christian-Marie Pons, il y a déjà trois ans, en faisait le constat dans son article « Le conte aujourd'hui » (*Québec français*, 116 : 86) et attirait notre attention sur le phénomène du renouveau du conte. Redevenu objet d'études, de discours et d'écriture, le conte poursuit allègrement son bonhomme de chemin, rassemblant au passage curieux et nouveaux adeptes, toujours plus nombreux, spécialistes et théoriciens ragaillardis autour de soirées, de festivals, deancements de livres ou de rencontres académiques animés.

Cette littérature orale (ou le folklore) constituée, selon Nicole Guilbault, par la légende, le conte et la chanson folklorique, a été trop longtemps consignée dans la mémoire collective à une tutelle communautaire, voire populaire. *A priori*, on connaît tel conte, telle légende, on fredonne tel air d'une chanson associée à grand-mère ou grand-père sans autre préoccupation pour l'identité du conteur, du compositeur. On développe un attachement pour telle version tout en prenant en aberration telle autre. Parce que le concept d'auctorialité reste plus associé à une situation de création individuelle et qu'impunément on dissocie le travail du conteur de celui de créateur, les auteurs-

conteurs contemporains ont longtemps souffert de cet amalgame. Le terme de conteur recouvre de nos jours des réalités multiples, tant au niveau de l'initiation ou de la formation, de l'orchestration scénique, des orientations axiomatiques, des mécanismes langagiers. Il s'ensuit que l'entendement que nous nous en faisons se doit de dépasser le confinement au conteur traditionnel, à l'image du Père Gédéon. Personnage dynamique s'il en est un, « polymorphe » et « mutagène » au gré de certains, il résiste à l'étiquetage facile et réducteur qui cherche à en faire un simple vecteur de transmission dans l'équation culturelle. De véritables anonymes de la création, les conteurs de notre ère, dont le dynamisme et la qualité ont nourri et maintiennent encore vivace le renouvellement de cette expression artistique pourtant millénaire, s'imposent et apposent leurs noms aux frontons de maints recueils, interrogent leur art, s'affirment sur les ondes des radios, s'affairent à « ré-enchanter » au fil des spectacles leurs auditoires, leurs spectateurs, le monde. Le sacre du conteur apparaît telle une exigence fondamentale du renouveau du conte, d'où ce rappel de Jean-Marc Massie : le « conte sans son conteur est comme une partition musicale sans musicien. La lecture d'une partition peut laisser imaginer par un ensemble de signes ce qu'elle pourrait

donner à entendre, mais rien ne pourra surpasser la version qu'en donnera un virtuose désireux de lui insuffler toute sa passion » (*Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain*, Planète Rebelle).

C'est dans ce contexte qu'il convient de saluer le travail de Danielle Bérard et Christian-Marie Pons à travers *Les jours sont contés. Portraits de conteurs*. En mettant au service des conteurs l'art de la photographie et de la poésie, le livre tire de l'anonymat physique ces maîtres du dire pour en faire des objets focaux de notre champ de mire et de nos propres dire. Du titre, on retient l'évocation en filigrane d'un des plus importants et plus vieux rendez-vous du conte au Québec : le festival *Les jours sont contés en Estrie*. Il était donc normal que Petronella van Dijk, instigatrice et organisatrice de ce festival depuis 1993, ait eu droit à la salve introductive pour saluer les « premiers [conteurs] (Jocelyn Bérubé, Mike Burns, Alain Lamontagne, Marc Laberge, Joujou Turenne, Michel Faubert...), [et] toute une bande de jeunes et de moins jeunes conteurs, chroniqueurs, storytellers... qui, depuis, sillonnent les routes du Québec, du Canada et des autres pays de la francophonie ». Un des principaux objectifs du livre, selon van Dijk, se résumerait à un triple hommage : « à l'extraordinaire imaginaire des conteurs, à leur travail (de création, de collectage, d'actualisation, d'interprétation, de partage), et particulièrement à ceux qui ont été avec nous pendant ces dix années du festival Les jours sont contés en Estrie ».

La parole conteuse

Pour être un *Who's Who* de la scène du conte québécois, le livre n'a pas la prétention de répertorier de manière exhaustive les participants à ce festival vieux de dix ans. Au total, seize conteurs ont été retenus dans le cadre du projet et font ainsi figures de porte-étendard « que ce soit en transmettant des contes traditionnels, des contes actuels, des récits pouvant s'adresser à des publics d'adultes ou d'enfants, francophones, anglophones ou hispanophones [...] cette parole conteuse aussi diverse que vivante et qui nous re/met en contact. Avec les autres, avec notre langue, notre Histoire, notre mémoire collective et surtout, surtout, notre imaginaire ».

Le choix des conteurs n'est donc ni fortuit ni gratuit. Le contact de ce livre révèle grosso modo les fondations structurantes d'une architecture

équilibrée. La photographie en page de couverture nous interpelle par ce vide, celui de la chaise inoccupée au milieu d'un sentier qui se perd dans le boisé et qui mène à travers les vallées et les collines vers une destination incertaine, un monde d'innombrables possibilités. Cette chaise de bois, objet autrement incongru dans cet univers pastoral, en nous rapprochant du familier, devient l'assurance d'une présence et indique à travers le silence qu'on est attendu, qu'on ne sera pas sans guide dans cette re-découverte. Si elle obstrue presque l'horizon, c'est que le familier et l'étrange, le proche et l'étranger œuvrent de connivence à malmener notre propre horizon d'attente. Cette couverture acquiert la qualité d'une carte d'invitation livrée au lecteur dans sa tentative de naviguer sur la route de sa découverte, de son récit, de ceux innombrables de ses semblables, de ses environs, de son histoire et de celles des autres. Il ne reste plus qu'à replacer sur cette chaise momentanément évacuée son occupant de marque, le conteur/la conteuse anonyme.

On compte neuf conteurs et sept conteuses parmi les seize que nous présente le livre, preuve que la parole conteuse n'est pas l'apanage d'un groupe particulier. Le premier occupant de cette chaise est Guth Desprez, conteur normand dont l'imaginaire imbibé de douloureux souvenirs, par récits de famille interposés, tire conseil et enseignement de la Première Guerre mondiale. Le choix de ce troubadour pour ouvrir la parade des conteurs signale, peut-être à dessein, une volonté de reconnaissance de l'origine du conte canadien-français. De la Normandie aux « *Eastern Townships* », le conte n'a pas seulement franchi des aires géographiques importantes, il a pénétré des espaces linguistiques et des paysages culturels différents. En nous présentant, en deuxième plan, Ann Rothfels, le livre crée une alternance aux niveaux de l'espace, de la langue et des genres (homme/femme). La conteuse illustre aussi cette nouvelle donne du conteur qui allie pratique et théorie, en tant qu'enseignante, animatrice des soirées des *Townships Tellers* de Lennoxville, et organisatrice d'ateliers et de conférences autour du conte de réflexion. Cette alternance conteur/conteuse est maintenue jusqu'à la présentation de Jocelyn Bérubé, précédée par celle de Jean-Marc Massie à la fin de l'ouvrage. Ainsi à Marc Laberge succède Claudette L'Heureux, Renée Robitaille à Ndjouga Sarr, Joujou Turenne à Mathieu Lippé, Michèle Nguyen à Mike Burns, Oro Anahory-Librowicz à Fred Pellerin, Sylvi Belleau à Michel Faubert.

L'espace du conte

L'espace du conte comme l'espace de tout récit se veut le lieu privilégié de rencontre(s). Rencontres d'autant plus amplifiées que le festival *Les jours sont contés en Estrie* est placé « sous la bannière du Carrefour de la solidarité internationale [...] (avec) pour priorité de faire connaître les cultures des pays du sud » (Jean-Marc Massie, *Petit manifeste*), mettant ainsi en scène des conteurs d'ici et

d'ailleurs et ajoutant au caractère déjà hybride du conte au Québec. En outre, de telles rencontres ont l'avantage de soumettre le conte du terroir à l'épreuve de l'universel. À juste titre, ce livre en rend compte par son esprit d'inclusion. Toutefois, il convient de noter que cet espace dit « québécois » est comme dans le conte un espace déjà communautaire, voué à être partagé, envahi ou enrichi par les courants de la migration. Au titre des premiers conteurs du renouveau du conte au Québec, ceux que Jean-Marc Massie appelle les « défricheurs » du conte et que Claudette L'Heureux qualifie de conteurs pré-festivals, on dénombre au même titre que Jocelyn Bérubé, Joujou Turenne (québécoise d'origine haïtienne) et Mike Burns (québécois d'origine irlandaise). C'est dire que le conte au Québec n'a plus la vocation d'être au seul service du local, mais tend bel et bien à l'universel. D'ailleurs, le conte québécois s'exporte très bien, en témoignent les tournées transatlantiques (européennes et africaines) de nombreux talents locaux.

Les notes bio-bibliographiques introduites en récapitulatif nous rappellent la diversité des conteurs, l'éventail de leurs procédés narratifs et de leurs champs d'intérêts. Ceci permet de ressortir le professionnalisme des conteurs de la scène actuelle, donnant ainsi à voir comment des artistes aux horizons les plus variés se retrouvent soudainement à œuvrer pour le maintien au Québec d'une place au soleil pour l'oralité. Peuvent en témoigner Jocelyn Bérubé, l'enfant de l'arrière pays gaspésien, et Oro Anahory-Librowicz. Les « deux passions : le théâtre et la tradition orale » de Oro Anahory-Librowicz — conteuse marocaine, spécialiste de Cancionero séphardi, puisant « son répertoire dans la riche tradition orale juive » — recourent celles de Jocelyn Bérubé, « [à qui] la pratique du conte est venue [...] par la musique » et dont on sait le rapport avec « l'influente troupe de théâtre de création collective et d'improvisation *Le grand cirque ordinaire* ». Entre un Jocelyn Bérubé, chercheur aux archives du folklore de l'Université Laval, et un Michel Faubert, ethnographe et héritier artistique du conteur Ernest Fradette, le conte traditionnel et la problématique de son adaptation au contexte d'aujourd'hui se posent en ferment.

On pourrait citer aussi la convergence des efforts de certains des conteurs, organisateurs et/ou animateurs d'événements autour du conte, Claudette L'Heureux (*Mardis-Gras*) et Jean-Marc Massie (*Dimanches du conte*), en collaboration avec André Lemelin, et les soirées de contes irlandais avec Mike Burns. Il en va de même pour Marc Laberge, initiateur du *Festival interculturel du conte du Québec*, qui a su créer un environnement propice à la promotion du conte, un forum international où gens d'ici et d'ailleurs peuvent dire, se dire, se retrouver dans le dire comme dans le rire.

Quatre pages et deux photos (trois dans le cas de Guth Desprez) sont allouées à chaque conteur ou conteuse dans l'espace du livre. Une des photos est un gros plan du conteur (la plupart des

conteurs sont assis ou devinés tel). Une photo plus partielle, ne montrant que les mains ou une main de chaque conteur, accompagne ses notes biobibliographiques. Tous ces portraits en noir et blanc sont d'une qualité qui témoigne du professionnalisme et de la vision artistique de Danielle Bérard. Le cadre en est tantôt familial, tantôt pastoral ou urbain, et l'on devine le temps estival et hivernal. Petronella van Dijk résume le mieux la portée et le degré de ce travail : « *la photographie de Danielle Bérard qui, en comparse complice, complice du conte depuis des années et de tous ceux présents pour l'occasion, nous les fait apprécier d'autant plus que sa sensibilité sur papier apposé nous propose, quasi intime, son regard sur... et nous renvoie, presque intimiste, le regard de... ces gens qui content* ».

Pour tout texte, le lecteur a droit à des notes qui, pour être télégraphiques, recèlent toute une poésie. Ainsi en ont voulu les auteurs de ces portraits. Christian-Marie Pons ne le disait-il pas dans cette sorte de préface intitulée « Regards » ? « *Et c'est à les regarder, plutôt que de les entendre alors, tels qu'ils se montrent à Danielle et que Danielle nous les montre, que mes propres mots à moi ont osé leur bavardage, comme on livre légende spontanée au pied des images d'un album de famille qu'on feuillette. Visages connus et porteurs — mais tout ceci est bien personnel — d'une brève de vie, d'une pointe d'anecdote, d'un souvenir partagé auquel les associer. Bien sûr, à les voir, je les entends pourtant en d'autres temps conter : c'est à leurs contes qu'ils me renvoient. Mais tout cela est bien fugace. D'autres à les regarder auraient d'autres suggestions; eux-mêmes, sans doute, d'autres légendes à consigner : qu'ils me pardonnent si je les ai trompés.* »

Ce livre, somme toute, révèle beaucoup en peu de pages. Mais la sagesse populaire ne dit-elle pas qu'une image vaut mille mots ? Les mots épars mais hautement suggestifs de Pons et les portraits de Bérard se complètent dans la création d'un livre très expressif qui sera apprécié par les fidèles du renouveau du conte aussi bien que par ses nouveaux adeptes. C'est au crédit de Planète rebelle/Littorale d'accompagner ainsi l'expérience du conte et du conteur au Québec par des livres-CD et de projeter par la même occasion la voix du conteur hors du cercle de la soirée de contes. Les cinq contes du CD qui accompagnent ces *Portraits de conteurs* ne manquent pas d'entraîner le lecteur plus loin sur le chemin de sa rencontre avec ces conteurs. De « La bête à sept têtes » (Michel Faubert) à « Tuyau Grand-Champ » (Jocelyn Bérubé), de « Ma chasse-galerie » (Marc Laberge) à « Tóraíocht Diarmuid et Agus Gráinne » (Mike Burns) en passant par « Amédée » (Joujou Turenne), se découvrent les accents et les Ti-Jean d'ici et d'ailleurs, le traditionnel et le contemporain, les détours et les contours du conte québécois que nous livrent ces artistes qui, pour n'avoir pas l'air de quêteux, ne sont pas moins envoûteurs.

JEAN OUÉDRAOGO